

LE CHEMIN DES MAGES

J'ai vu son étoile. Les mages de Babylonie arrivés à Jérusalem et demandant : « Où est le roi des juifs qui vient de naître ? car nous avons vu son étoile... », étaient des astrologues, c'est-à-dire des gens prédisant les événements d'après la position des astres. Il y avait dans l'année de la naissance de Jésus une rencontre des planètes Saturne et Jupiter sous le signe des Poissons — les savants parlent de « conjonction » — qui les faisait apparaître, et ceci à trois reprises de la même année, comme une seule étoile, mais grande et brillante comme deux. Les astrologues de l'époque attribuaient à chaque astre une signification particulière : Saturne désignait Israël ; Jupiter, comme dans la mythologie, représentait le maître des dieux.

J'ai vu son étoile. Les astrologues interprètent les signes du ciel, à la différence des astronomes qui se contentent de les constater. La science est sans âme quand elle reste liée aux seuls faits et ne les interprète pas dans leur signification pour l'homme. Elle devient alors facilement démoniaque pour l'homme, l'homme dans le savant lui-même et l'homme partout : elle détruit l'homme. Je suis un savant du 20^e siècle que sa science pure a détruit dans son humanité et qui par sa science pure a détruit l'humanité d'autres hommes. Et je suis réveillé dans mon inconscience par la parole de Jésus que j'entends comme l'appel d'un pays lointain : « Que servirait-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme ? » (Mt. 16, 26).

J'ai vu son étoile. Je n'ai pas vu la conjonction céleste de l'an de grâce où le roi des juifs est né. Mais je vois poindre l'étoile de Bethléhem dans la science d'aujourd'hui. Je me vois, moi, le mage du 20^e siècle, scruter le ciel de la science pour y lire les signes des temps. Je me vois acculé à rechercher non pas les seuls faits, mais leur signification pour l'homme, parce que je sais, à mon insu, que la science pure est sans âme, parce que je sais que sans l'étoile de Bethléhem, je suis perdu, moi, et toute l'humanité est perdue. C'est là une science d'une autre nature que la science pure, c'est là la vraie sagesse. Devant les ruines de ma sagesse selon la chair, je sens remonter en moi, faible mais clair, le souvenir d'un temps lointain où moi, savant du 20^e siècle, j'ai été avec les petits enfants. Je les entends parler de leur foi — comme les mages de Babylonie avaient entendu les bergers d'Israël, pendant la captivité babylonienne du 5^e siècle avant Jésus-Christ, leur parler de leur foi dans la venue de l'astre de Jacob (Nomb. 24, 17) — et une grande nostalgie et un grand espoir naissent en moi.

« Oh, si tu déchirais les cieux, et si tu descendais... (Es. 63, 19). La phrase de Pascal me revient, et m'apporte une grande consolation : « Tu ne me chercherais pas, dit Dieu, si tu ne m'avais pas déjà trouvé ». Toute ma nostalgie et tout mon espoir, la nostalgie de mon passé, mais qui est aussi l'espoir de mon avenir, je l'exprime avec la chanson d'Edith Piaf : « Je vois une grande lumière / qui semble venir de très loin ; / je vois un enfant et sa mère. / Mon Dieu, qu'ils sont loin, qu'ils sont loin. / Voici qu'ils s'approchent de la terre, / l'enfant a grandi, je le vois. Il vient partager nos misères ; / déjà il apporte sa croix. / Bientôt sa divine colère / chassera les démons pour toujours ; / bientôt reviendra sur la terre / la vie, la justice et l'amour ».

Je viens pour l'adorer. Les mages de Babylonie ne venaient pas sans rien. « ...ils ouvrirent leurs trésors et lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe ». On voit en général dans ces présents des choses de très grand prix, seules dignes du roi des juifs.



LES MAGES VENUS POUR ADORER

On oublie alors que l'or, l'encens et la myrrhe sont le fruit du travail des hommes, créés par l'homme à partir des richesses de la nature. J'offre, moi, mage du 20^e siècle, au roi des juifs, mon œuvre : ma science, qui est ma richesse.

Je viens pour l'adorer. Je viens avec mon œuvre, fruit de tant d'heures et même d'années de peine, et combien d'heures vaines, irrémédiablement perdues dans la paresse ou la fausse obstination, fruit de tant d'espoirs et de tant de résignations — mon œuvre qui est l'œuvre de mon péché autant que celle de ma vocation, mon fardeau autant que ma fierté ; riche, comme l'or, l'encens et la myrrhe, de toutes les possibilités, susceptible de servir l'homme ou de le détruire, appelée à susciter la vie ou la mort, la justice ou l'injustice, l'amour ou la haine.

Je viens pour l'adorer. On ne vient jamais les mains vides à la crèche de l'enfant Jésus : on y apporte toujours le fruit de sa vie. Mais on en repart les mains vides. Mon œuvre, fruit de mon travail, je la lui remets, afin qu'il l'exorcise ; car il est « le roi des rois et le seigneur des seigneurs », l'agneau qui vainc la bête (Apoc. 17, 14). Il est le signe sous lequel la lumière paraît dans les ténèbres (Es. 9,1).

L'adorer ! A la crèche, je ne songe plus au chemin que j'ai parcouru pour venir ici. L'étoile de Bethléhem me paraît blafarde devant « le soleil de la justice » qui s'est levé pour moi (Mal. 4, 2). D'ici mon chemin passé s'éclaire tout comme mon chemin à venir. Ici, il y a Immanuel, Dieu avec nous.

Bergers d'Israël, petits enfants, priez pour le mage du 20^e siècle, afin qu'il suive le chemin des mages de Babylonie.

G. S.